

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les anges

Milan Kundera

Volume 21, Number 1 (121), January–February 1979

Spécial Milan Kundera

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60130ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Kundera, M. (1979). Les anges. *Liberté*, 21(1), 35–57.

Les anges *

MILAN KUNDERA

I.

Le Rhinocéros est une pièce d'Eugène Ionesco dont les personnages, possédés du désir d'être semblables l'un à l'autre, se changent tour à tour en rhinocéros. Gabrielle et Michèle, deux jeunes Américaines, étudient cette pièce dans un cours de vacances pour étudiants étrangers dans une petite ville de la côte méditerranéenne. Ce sont les élèves préférées de Madame Raphaël, leur professeur, parce qu'elles la regardent toujours attentivement et qu'elles notent avec soin chacune de ses remarques. Aujourd'hui, elle leur a demandé de préparer ensemble pour le prochain cours un exposé sur la pièce.

« Je ne saisis pas très bien ce que ça signifie, qu'ils se changent tous en rhinocéros, dit Gabrielle.

— Il faut interpréter ça comme un symbole, explique Michèle.

— C'est vrai, dit Gabrielle. La littérature est faite de signes.

— Le rhinocéros, c'est d'abord un signe, dit Michèle.

— Oui, mais même si l'on admet qu'ils ne se sont pas changés en vrais rhinocéros, mais seulement en signes, pourquoi sont-ils devenus justement ce signe-là et pas un autre ?

* Nouvelle inédite à paraître dans le *Livre du Rire et de l'Oubli*, chez Gallimard, traduction de François Kérel.

— Oui, c'est évidemment un problème », dit tristement Michèle, et les deux jeunes filles, qui sont en train de regagner leur foyer d'étudiantes, marquent une longue pause.

C'est Gabrielle qui rompt le silence : « Tu ne crois pas que c'est un symbole phallique ? »

— Quoi ? demande Michèle.

— La corne, dit Gabrielle.

— C'est vrai ! s'écrie Michèle, mais ensuite elle hésite. Seulement, pourquoi se changeraient-ils tous en symbole de phallus ? Les femmes comme les hommes ? »

Les deux jeunes filles qui trottent en direction du foyer sont de nouveau silencieuses.

« J'ai une idée, dit soudain Michèle.

— Laquelle ? s'enquiert Gabrielle avec intérêt.

— D'ailleurs, c'est une chose que Madame Raphaël a plus ou moins suggérée, dit Michèle, piquant la curiosité de Gabrielle.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? Dis-le, insiste Gabrielle avec impatience.

— L'auteur a voulu créer un effet comique ! »

L'idée que vient d'exprimer son amie captive à ce point Gabrielle qu'elle est tout entière concentrée sur ce qui se passe dans sa tête ; elle en néglige ses jambes et ralentit le pas. Les deux jeunes filles sont presque immobiles.

« Tu penses que le symbole du rhinocéros est là pour créer un effet comique ? demande-t-elle.

— Oui, dit Michèle, et elle sourit du sourire orgueilleux des gens qui ont fait une découverte.

— Tu as raison, dit Gabrielle. »

Les deux jeunes filles se regardent, heureuses de leur propre audace, et le coin de leur bouche tressaille de fierté. Puis, tout à coup, elles font entendre des sons aigus, brefs, saccadés, qu'il est très difficile de décrire avec des mots.

2.

« Rire ? Se soucie-t-on jamais de rire ? Je veux dire vraiment rire, au delà de la plaisanterie, de la moquerie, du ridicule ? Rire, jouissance immense et délicieuse, toute jouissance... »

Je disais à ma soeur, ou elle me disait, tu viens, on joue à rire ? On s'allongeait côte à côte sur un lit, et on commençait. Par faire semblant, bien sûr. Rires forcés. Rires ridicules. Rires si ridicules qu'ils nous faisaient rire. Alors il venait, le vrai rire, le rire entier, nous emporter dans son déferlement immense. Rires éclatés, repris, bousculés, déchaînés, rires magnifiques, somptueux et fous... Et nous riions à l'infini du rire de nos rires... Oh rire ! rire de la jouissance, jouissance du rire ; rire, c'est si profondément vivre. »

Le texte que je viens de citer est tiré d'un livre intitulé *Parole de femme*. Il a été écrit en 1974 par l'une des féministes passionnées qui ont marqué d'un trait distinctif le climat de notre temps. C'est un manifeste mystique de la joie. Au désir sexuel du mâle, voué aux instants fugaces de l'érection, donc fatalement fiancé à la violence, à l'anéantissement, à la disparition, l'auteur oppose, en l'exaltant comme son antipode, la joie, le plaisir, le jouir féminins, bref, la *jouissance*, une jouissance douce, omniprésente et continue. Pour la femme, pour autant qu'elle n'est pas aliénée à sa propre substance, *manger, boire, uriner, déféquer, toucher, entendre, ou même être là*, tout est jouissance. Cette énumération de voluptés s'étend à travers le livre comme une belle litanie. *Vivre est heureux : voir, entendre, toucher, boire, manger, uriner, déféquer, se plonger dans l'eau et regarder le ciel, rire et pleurer*. Et si le coût est beau, c'est parce qu'il est la totalité des *jouissances possibles de la vie : le toucher, le voir, l'entendre, le parler, le sentir, mais encore le boire, le manger, le déféquer, le connaître, le danser*. L'allaitement aussi est une joie, même l'enfantement est jouissance, la menstruation est un délice, *cette tiède salive, ce lait obscur, cet écoulement tiède et comme sucré du sang, cette douleur qui a le goût brûlant du bonheur*.

Seul un imbécile pourrait sourire de ce manifeste de la joie. Toute mystique est outrance. Le mystique ne doit pas craindre le ridicule, s'il veut aller jusqu'au bout, jusqu'au bout de l'humilité, ou jusqu'au bout de la jouissance. De même que sainte Thérèse souriait dans son agonie, sainte Annie Leclerc (c'est ainsi que se nomme l'auteur du livre dont j'extrais ces citations) affirme que la mort est un frag-

ment de joie et que seul le mâle la redoute, parce qu'il est misérablement attaché à *son petit moi et à son petit pouvoir*.

En haut, telle la voûte de ce temple de la volupté, éclate le rire, *transe délicieuse du bonheur, comble extrême de la jouissance, rire de la jouissance, jouissance du rire*. Incontestablement, ce rire-là *est au delà de la plaisanterie, de la moquerie et du comique*. Les deux soeurs allongées sur leur lit ne rient de rien de précis, leur rire n'a pas d'objet, il est l'expression de l'être qui se réjouit d'être. De même que par son gémissement celui qui a mal s'enchaîne à la seconde présente de son corps souffrant (et il est tout entier en dehors du passé et de l'avenir), de même, celui qui éclate de ce rire extatique est sans souvenir et sans désir, car il jette son cri à la seconde présente du monde et ne veut rien connaître qu'elle.

Vous connaissez certainement cette scène pour l'avoir vue dans des dizaines de mauvais films : un garçon et une fille se tiennent par la main et courent dans un beau paysage printanier (ou peut-être estival). Ils courent, ils courent, ils courent et ils rient. Le rire des deux coureurs doit proclamer au monde entier et aux spectateurs de tous les cinémas : nous sommes heureux, nous sommes contents d'être au monde, nous sommes en harmonie avec l'être ! C'est une scène stupide, un cliché, mais elle exprime une attitude humaine fondamentale : *le rire sérieux, le rire au delà de la plaisanterie*.

Toutes les églises, tous les fabricants de linge, tous les généraux, tous les partis politiques sont d'accord sur ce rire-là, et l'image des deux coureurs qui courent en riant apparaît sur leurs affiches où ils font la propagande de leur religion, de leurs produits, de leur idéologie, de leur peuple, de leur sexe et de leur poudre à laver la vaisselle.

C'est justement de ce rire-là que rient Michèle et Gabrielle. Elles sortent d'une papeterie, elles se donnent la main, et, dans leur main restée libre, elles balancent chacune un petit paquet où il y a du papier de couleur, de la colle et des élastiques.

« Madame Raphaël sera enthousiasmée, tu vas voir », dit Gabrielle, et elle émet des sons aigus et saccadés. Michèle

est d'accord avec elle et fait entendre à peu près le même bruit.

3.

Peu après que les Russes ont occupé mon pays en 1968, ils m'ont (comme des milliers et des milliers d'autres Tchèques) chassé de mon travail, et personne n'avait le droit de me donner un autre emploi. Alors de jeunes amis sont venus me trouver, ils étaient trop jeunes pour être déjà sur les listes des Russes, et ils pouvaient rester dans les salles de rédaction, dans l'enseignement, dans les studios de cinéma. Ces bons et jeunes amis, que je ne trahirai jamais, m'ont proposé d'écrire et de signer de leurs noms des dramatiques pour la radio et la télévision, des pièces de théâtre, des articles, des reportages, des scénarios de films, pour pouvoir ainsi gagner de quoi vivre. J'ai utilisé quelques-uns de ces services, mais je les refusais le plus souvent, parce que je n'arrivais pas à faire tout ce qu'on me proposait, et aussi parce que c'était dangereux. Pas pour moi, mais pour eux. La police secrète voulait nous affamer, nous réduire par la misère, nous contraindre à capituler et à nous rétracter publiquement. C'est pourquoi elle surveillait avec vigilance les pitoyables issues par lesquelles nous tentions d'échapper à l'encerclement, et elle châtiât durement ceux qui faisaient présent de leur nom.

Parmi ces généreux donateurs, il y avait une jeune femme du nom de R (je n'ai rien à cacher dans ce cas puisque tout a été découvert). Cette fille timide, fine et intelligente était rédactrice dans un magazine pour la jeunesse qui avait un tirage fabuleux. Comme ce magazine était alors obligé de publier un nombre incroyable d'articles politiques indigestes qui chantaient les louanges du fraternel peuple russe, la rédaction cherchait un moyen d'attirer l'attention de la foule. Elle avait donc décidé de s'écarter exceptionnellement de la pureté de l'idéologie marxiste et de publier une rubrique d'astrologie.

Pendant ces années où j'ai vécu en exclu, j'ai fait des milliers d'horoscopes. Si le grand Jaroslav Hasek a été marchand de chiens (il vendait beaucoup de chiens volés et fai-

sait passer bien des bâtards pour des spécimens de race), pourquoi ne pourrais-je pas être astrologue ? J'avais jadis reçu d'amis parisiens tous les traités d'astrologie d'André Barbault, dont le nom est fièrement suivi du titre de *Président du Centre international d'astrologie*, et, contrefaisant mon écriture, j'y avais inscrit à la plume sur la première page : *A Milan Kundera avec admiration André Barbault*. Je laissais les livres dédicacés discrètement posés sur une table et j'expliquais à mes clients pragois interloqués que j'avais été à Paris pendant plusieurs mois l'assistant de l'illustre Barbault.

Quand R. m'a demandé de tenir clandestinement la rubrique d'astrologie de son hebdomadaire, j'ai évidemment réagi avec enthousiasme et je lui ai recommandé d'annoncer à la rédaction que l'auteur des textes était un brillant spécialiste de l'atome qui ne voulait pas révéler son nom de crainte d'être la risée de ses collègues. Notre entreprise me semblait être doublement protégée : par le savant qui n'existait pas, et par son pseudonyme.

J'ai donc écrit sous un nom imaginaire un long et bel article sur l'astrologie, puis chaque mois, un texte bref et assez stupide sur les différents signes, pour lesquels je dessinais moi-même des vignettes du Taureau, du Bélier, de la Vierge, des Poissons. Les gains étaient dérisoires et la chose en elle-même n'avait rien de divertissant ni de remarquable. Tout ce qu'il y avait de plaisant dans tout cela, c'était mon existence, l'existence d'un homme rayé de l'histoire, des manuels de littérature et de l'annuaire du téléphone, d'un homme mort qui revenait maintenant à la vie dans une surprenante réincarnation pour prêcher à des centaines de milliers de jeunes d'un pays socialiste la grande vérité de l'astrologie.

Un jour, R. m'a annoncé que son rédacteur en chef était conquis par l'astrologue et voulait qu'il lui fit son horoscope. J'étais enchanté. Le rédacteur en chef avait été placé à la tête du magazine par les Russes et il avait passé la moitié de sa vie à étudier le marxisme-léninisme à Prague et à Moscou !

« Il avait un peu honte en me disant cela, m'expliquait R. avec un sourire. Il ne tient pas à ce que ça s'ébruite, qu'il

croit à ces superstitions moyenâgeuses. Mais il est terriblement tenté.

— Très bien ai-je dit », et j'étais content.

Je connaissais le rédacteur en chef. Outre que c'était le patron de R., il était membre de la commission supérieure du parti chargée des cadres, et il avait ruiné l'existence de pas mal de mes amis.

« Il veut garder un total anonymat. Je dois vous donner sa date de naissance, mais vous ne devez pas savoir qu'il s'agit de lui. »

Ça m'amusait encore plus : « Tant mieux !

— Il vous donnerait cent couronnes pour son horoscope.

— Cent couronnes ? Qu'est-ce qu'il s'imagine, cet avare. »

Il a fallu qu'il m'envoie mille couronnes. J'ai noirci dix pages où je dépeignais son caractère et où je décrivais son passé (dont j'étais suffisamment informé) et son avenir.

J'ai travaillé à mon œuvre pendant toute une semaine et j'ai eu des consultations détaillées avec R. Avec un horoscope, on peut en effet magnifiquement influencer, voire diriger, le comportement des gens. On peut certainement leur recommander certains actes, les prévenir contre d'autres et les amener à la pénitence en leur faisant finement pressentir de futures catastrophes.

Quand j'ai revu R. un peu plus tard, nous avons bien ri. Elle affirmait que le rédacteur en chef était devenu meilleur depuis qu'il avait lu son horoscope. Il criait moins. Il commençait à se méfier de sa propre sévérité contre laquelle l'horoscope le mettait en garde, il faisait grand cas de cette parcelle de bonté dont il était capable et, dans son regard, qu'il fixait souvent dans le vide, on pouvait reconnaître la tristesse d'un homme qui sait que les étoiles ne lui promettent désormais que souffrance.

4. (A propos des deux rires)

Concevoir le diable comme un partisan du Mal et l'ange comme un combattant du Bien, c'est accepter la démagogie des anges. Les choses sont évidemment plus compliquées.

Les anges ne sont pas des partisans du Bien, mais de la création divine. Le diable est au contraire celui qui refuse au monde divin toute signification rationnelle.

La domination du monde, comme on le sait, anges et démons se la partagent. Pourtant, le bien du monde n'implique pas que les anges aient l'avantage sur les démons (comme je le croyais quand j'étais enfant), mais que les pouvoirs des uns et des autres soient à peu près en équilibre. S'il y a dans le monde trop de sens incontestable (le pouvoir des anges), l'homme succombe sous son poids. Si le monde perd toute signification (le règne des démons), on ne peut pas vivre non plus.

Les choses soudain privées de leur sens supposé, de la place qui leur est assignée dans l'ordre supposé des choses (un marxiste formé à Moscou croit aux horoscopes), provoquent chez nous le rire. A l'origine, le rire est donc du domaine du diable. Il a quelque chose de maléfique (les choses se révèlent soudain différentes de ce pour quoi elles se faisaient passer) mais il y a aussi en lui une part de bienfaisant soulagement (les choses sont plus légères qu'il n'y paraissait, elles nous laissent vivre plus librement, elles cessent de nous opprimer sous leur austère sérieux).

Quand l'ange a entendu pour la première fois le rire du Malin, il en a été frappé de stupeur. Ça se passait pendant un festin, la salle était pleine de monde et les gens ont été gagnés l'un après l'autre par le rire du diable, qui est horriblement contagieux. L'ange comprenait clairement que ce rire était dirigé contre Dieu et contre la dignité de son oeuvre. Il savait qu'il devait réagir vite, d'une manière ou d'une autre, mais il se sentait faible et sans défense. Ne pouvant rien inventer lui-même, il a singé son adversaire. Ouvrant la bouche, il émettait des sons entrecoupés, saccadés, dans les intervalles supérieurs de son registre vocal (c'est un peu le même son que font entendre, dans une rue d'une ville de la côte, Michèle et Gabrielle), mais en leur donnant un sens opposé. Tandis que le rire du diable désignait l'absurdité des choses, l'ange voulait au contraire se réjouir que tout fût ici-bas bien ordonné, sagement conçu, bon et plein de sens.

Ainsi, l'ange et le diable se faisaient face et, se montrant

leur bouche ouverte, émettaient à peu près les mêmes sons, mais chacun exprimait par sa clameur des choses absolument contraires. Et le diable regardait rire l'ange, et il riait d'autant plus, d'autant mieux et d'autant plus franchement que l'ange qui riait était infiniment comique.

Un rire ridicule, c'est la débâcle. Pourtant, les anges ont quand même obtenu un résultat. Ils nous ont tous induits en erreur avec leur imposture sémantique. Il n'y a qu'un seul mot pour désigner leur imitation du rire et le rire original (le rire du diable). Aujourd'hui on ne se rend même plus compte que la même manifestation extérieure recouvre deux attitudes profondes absolument contradictoires. Il y a deux rires et nous n'avons pas de mot pour les distinguer.

5.

Un magazine a publié cette photographie : une rangée d'hommes en uniforme, avec le fusil sur l'épaule et coiffés d'un casque complété par une visière protectrice en plexiglas ont le regard tourné vers des jeunes gens et des jeunes filles en jeans et en T-shirts qui se donnent la main et dansent une ronde sous leurs yeux.

C'est visiblement un entracte avant le choc avec la police qui garde une centrale nucléaire, un camp d'entraînement militaire, le secrétariat d'un parti politique ou les vitres d'une ambassade. Les jeunes gens ont profité de ce temps mort pour se mettre en cercle et, s'accompagnant d'un simple refrain populaire, ils font deux pas sur place, un pas en avant, et lèvent la jambe gauche, puis la jambe droite.

Il me semble que je les comprends : ils ont l'impression que le cercle qu'ils décrivent sur le sol est un cercle magique qui les unit comme une bague. Et leur poitrine se gonfle d'un intense sentiment d'innocence : ce qui les unit, ce n'est pas, comme des soldats ou des commandos fascistes, de marcher au pas, mais comme des enfants, de danser. Ils veulent cracher leur innocence au visage des flics.

C'est bien ainsi que les a vus le photographe, et il a mis en relief ce contraste éloquent : d'un côté la police dans l'unité *fausse* (parce qu'imposée, commandée) du rang, et de

l'autre les jeunes dans l'unité *vraie* (parce que sincère et naturelle) du cercle ; de ce côté-ci la police dans la *morose* activité d'hommes à l'affût, et eux, de ce côté-là, dans la *joie* du jeu.

Danser dans une ronde est magique ; la ronde nous parle depuis les profondeurs millénaires de la mémoire humaine. Madame Raphaël, le professeur, a découpé cette photo dans le magazine et elle la regarde en rêvant. Elle voudrait, elle aussi, danser dans une ronde. Elle a toute sa vie cherché un cercle d'hommes et de femmes auxquels elle pourrait donner la main pour danser une ronde, elle l'a d'abord cherché dans l'Eglise méthodiste (son père était un fanatique religieux), puis dans le parti communiste, puis dans le parti trotskiste, puis dans le parti trotskiste dissident, puis dans le mouvement contre l'avortement (l'enfant a droit à la vie !), puis dans le mouvement pour la légalisation de l'avortement, elle l'a cherché chez les marxistes, chez les psychanalystes, puis chez les structuralistes, elle l'a cherché chez Lénine, dans le bouddhisme Zen, chez Mao Tsé Toung, parmi les adeptes du yoga, dans l'école du nouveau roman, dans le théâtre de la panique et, pour finir, elle veut être au moins en parfaite harmonie avec ses élèves, ne faire avec eux qu'un seul tout, ce qui signifie qu'elle les oblige toujours à penser et à dire la même chose qu'elle, à n'être avec elle qu'un seul corps et qu'une seule âme dans le même cercle et la même danse.

En ce moment ses élèves Gabrielle et Michèle sont dans leur chambre, dans leur foyer d'étudiantes. Elles sont penchées sur le texte d'Ionesco et Michèle lit à haute voix :

« Le logicien, au vieux monsieur : Prenez une feuille de papier, calculez. On enlève deux pattes aux deux chats, combien de pattes restera-t-il à chaque chat ?

« Le vieux monsieur au logicien : Il y a plusieurs solutions possibles. Un chat peut avoir quatre pattes, l'autre deux. Il peut y avoir un chat à cinq pattes et un autre chat à une patte. En enlevant deux pattes sur huit, nous pouvons avoir un chat à six pattes et un chat sans pattes du tout. »

Michèle interrompt sa lecture : « Je ne comprends pas qu'on puisse couper les pattes à un chat. Il en serait capable, lui ?

— Michèle ! s'écrie Gabrielle.

— Et je ne comprends pas non plus qu'un chat puisse avoir six pattes.

— Michèle ! s'écrie de nouveau Gabrielle.

— Quoi ? demande Michèle.

— Est-ce que tu as oublié ? Tu l'as pourtant dit toi-même !

— Quoi ? demande de nouveau Michèle.

— Ce dialogue est certainement destiné à créer un effet comique.

— Tu as raison », dit Michèle, et elle regarde Gabrielle avec allégresse.

Les deux jeunes filles se regardent dans les yeux, il y a comme un tressaillement de fierté au coin de leurs lèvres, et finalement, leur bouche laisse échapper des sons brefs et saccadés dans les intervalles supérieurs de leur registre vocal. Puis de nouveau les mêmes sons et encore les mêmes sons. Un rire forcé. Un rire ridicule. Un rire si ridicule qu'elles ne peuvent faire autrement qu'en rire. Après, vient le vrai rire. Un rire éclaté, repris, bousculé, débridé, des explosions de rire, magnifiques, somptueuses et folles. Elles rient de leur rire jusqu'à l'infini de leur rire... Oh rire ! Rire de la jouissance, jouissance du rire...

Et, quelque part, Madame Raphaël erre dans les rues de la petite ville de la côte méditerranéenne. Elle est seule. Elle lève soudain la tête, comme si lui parvenait de loin un fragment d'une mélodie flottant dans l'air léger, ou comme si une lointaine senteur lui frappait les narines. Elle s'est arrêtée et elle entend dans son âme le cri du vide qui se révolte et qui veut être comblé. Il lui semble que quelque part, non loin d'elle, tremble la flamme du grand rire, qu'il y a peut-être quelque part, tout près, des gens qui se tiennent par la main et qui dansent une ronde...

Elle reste ainsi un instant, elle regarde tout autour d'elle nerveusement puis, brusquement, cette musique mystérieuse se tait (Michèle et Gabrielle ont cessé de rire ; elles ont soudain l'air las et devant elles une nuit vide sans amour), et Madame Raphaël, étrangement tourmentée et insatisfaite,

rentre chez elle par les rues chaudes de la petite ville de la côte.

6.

Moi aussi j'ai dansé dans la ronde. C'était en 1948, les communistes venaient de triompher dans mon pays, les ministres socialistes et démocrates chrétiens s'étaient réfugiés à l'étranger et moi, je tenais par la main ou par les épaules d'autres étudiants communistes, nous faisons deux pas sur place, un pas en avant et nous levions la jambe droite d'un côté puis la jambe gauche de l'autre, et nous faisons cela presque tous les mois, parce que nous avions toujours quelque chose à célébrer, un anniversaire ou un événement quelconque, les anciennes injustices étaient réparées, de nouvelles injustices étaient perpétrées, les usines étaient nationalisées, des milliers de gens allaient en prison, les soins médicaux étaient gratuits, les buralistes se voyaient confisquer leurs bureaux de tabac, les vieux ouvriers partaient pour la première fois en vacances dans les villas expropriées et nous avions sur le visage le sourire du bonheur. Puis un jour, j'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas dire, j'ai été exclu du parti et j'ai dû sortir de la ronde.

C'est alors que j'ai compris la signification magique du cercle. Quand on s'est éloigné du rang, on peut encore y rentrer. Le rang est une formation ouverte. Mais le cercle se referme et on le quitte sans retour. Ce n'est pas un hasard si les planètes se meuvent en cercle, et si la pierre qui s'en détache s'en éloigne inexorablement, emportée par la force centrifuge. Pareil au météorite arraché à une planète, je suis sorti du cercle et, aujourd'hui encore, je n'en finis pas de tomber.

Il y a des gens auxquels il est donné de mourir dans le tournoiement et il y en a d'autres qui s'écrasent au terme de la chute. Et ces autres (dont je suis) gardent toujours en eux comme une secrète nostalgie de la ronde perdue, parce que nous sommes tous des habitants d'un univers où toute chose tourne en cercle.

C'était encore dieu sait quel anniversaire et une fois de plus il y avait dans les rues de Prague des rondes de jeunes qui dansaient. J'errais parmi eux, j'étais tout près d'eux, mais il ne m'était permis d'entrer dans aucune de leurs rondes. C'était en juin 1951 et la veille Milada Horackova avait été pendue. C'était un député du parti socialiste et le tribunal communiste l'avait accusée de menées hostiles à l'Etat. Zavis Kalandra, écrivain surréaliste, ami d'André Breton et de Paul Eluard, avait été pendu en même temps qu'elle. Et de jeunes Tchèques dansaient et ils savaient que la veille, dans la même ville, une femme et un surréaliste étaient tombés dans la trappe au bout d'une corde, et ils dansaient avec encore plus de frénésie, parce que leur danse était la manifestation de leur innocence qui tranchait avec éclat sur la noirceur coupable des deux pendus, traîtres au peuple et à son espérance.

André Breton ne croyait pas que Kalandra avait trahi le peuple et son espérance et, à Paris, il avait appelé Eluard (par une lettre ouverte datée du 13 juin 1951) à protester contre l'accusation insensée et à tenter de sauver leur vieil ami. Mais Eluard était en train de danser dans une ronde gigantesque entre Paris, Moscou, Prague, Varsovie, Sofia et la Grèce, entre tous les pays socialistes et tous les partis communistes du monde et il récitait partout ses beaux vers sur la joie et la fraternité. Ayant lu la lettre de Breton, il avait fait deux pas sur place, puis un pas en avant, il avait hoché la tête et refusé de défendre un traître au peuple (dans l'hebdomadaire *Action* du 19 juin 1951) et au lieu de cela, il s'était mis à réciter d'une voix métallique :

Nous allons combler l'innocence

De la force qui si longtemps

Nous a manqué

Nous ne serons plus jamais seuls.

Et j'errais à travers les rues de Prague, autour de moi tournoyaient les rondes de Tchèques qui riaient en dansant et je savais que je n'étais pas de leur côté mais du côté de Kalandra qui s'était lui aussi détaché de la trajectoire circulaire et qui était tombé, tombé, pour finir sa chute dans un cercueil de condamné, mais j'avais beau ne pas être de leur

côté, je les regardais quand même danser avec envie et avec nostalgie, et je ne pouvais pas les quitter des yeux. Et à ce moment-là, je l'ai vu, juste devant moi !

Il les tenait par les épaules, il chantait avec eux deux ou trois notes toutes simples, il levait la jambe gauche d'un côté, puis la jambe droite de l'autre. Oui, c'était lui, l'enfant chéri de Prague, Eluard ! Et soudain, ceux avec qui il dansait se sont tus, ils ont continué de se mouvoir dans un silence absolu, tandis qu'il scandait au rythme des claquements de semelles :

*Nous fuirons le repos, nous fuirons le sommeil,
Nous prendrons de vitesse l'aube et le printemps
Et nous préparerons des jours et des saisons
A la mesure de nos rêves.*

Et ensuite, tous se sont brusquement remis à chanter ces trois ou quatre notes toutes simples, et ils ont accéléré le rythme de leur danse. Ils fuyaient le repos et le sommeil, prenaient le temps de vitesse et comblaient leur innocence. Ils souriaient tous et Eluard s'est penché vers une jeune fille qu'il tenait par les épaules :

L'homme en proie à la paix a toujours un sourire.

Et la jeune fille s'est mise à rire et elle a tapé plus fort du pied sur le macadam, de sorte qu'elle s'est élevée de quelques centimètres au-dessus de la chaussée, entraînant les autres avec elle vers le haut, et l'instant d'après plus un seul d'entre eux ne touchait terre, ils faisaient deux pas sur place et un pas en avant, sans toucher terre, oui, ils volaient au-dessus de la place Saint-Venceslas, leur ronde dansante ressemblait à une grande couronne qui prenait son essor, et moi, je courais en bas sur la terre et je levais les yeux pour les voir et ils étaient de plus en plus loin, ils volaient en levant la jambe gauche d'un côté, puis la jambe droite de l'autre, et au-dessous d'eux il y avait Prague avec ses cafés pleins de poètes et ses prisons pleines de traîtres au peuple et dans le crématoire on était en train d'incinérer une députée socialiste et un écrivain surréaliste, la fumée s'élevait vers le ciel comme un heureux présage et j'entendais la voix métallique d'Eluard :

L'amour est au travail il est infatigable.

Et je courais derrière cette voix à travers les rues pour ne pas perdre de mon champ visuel cette splendide couronne de corps planant au-dessus de la ville et je savais, avec l'angoisse au coeur, qu'ils volaient comme les oiseaux et que je tombais comme la pierre, qu'ils avaient des ailes et que je n'en aurais plus jamais.

7.

Dix-sept ans après son exécution, Kalandra a été totalement réhabilité, mais quelques mois plus tard les chars russes ont fait irruption en Bohême et aussitôt des dizaines de milliers de gens ont été à leur tour accusés d'avoir trahi le peuple et son espérance, quelques-uns ont été jetés en prison, la plupart ont été chassés de leur travail et, deux ans plus tard (donc vingt ans après l'envol d'Eluard au-dessus de la place Saint-Venceslas), l'un de ces nouveaux accusés (moi) écrivait sur l'astrologie dans un illustré pour la jeunesse tchèque. Une autre année s'était écoulée depuis le dernier article sur le Sagittaire (cela se passe donc en décembre 1972), quand j'ai reçu la visite d'un jeune homme que je ne connaissais pas. Sans mot dire, il m'a remis une enveloppe. Je l'ai déchirée, j'ai lu la lettre, mais il m'a fallu un moment pour comprendre que c'était une lettre de R. L'écriture était méconnaissable. Elle devait être très énervée quand elle avait écrit cette lettre. Elle s'était efforcée de tourner ses phrases de telle sorte que personne d'autre que moi ne pût les comprendre ; je ne les comprenais donc qu'à moitié. La seule chose que je saisisais, c'est qu'un an après mon identité d'auteur était découverte.

A cette époque, j'avais un studio à Prague rue Bartolomejska. C'est une petite rue pourtant fameuse. Tous les immeubles sauf deux (dont celui où je logeais) appartiennent à la police. Quand je regardais dehors par ma grande fenêtre du quatrième étage, je voyais, en haut, par-dessus les toits les tours du Hradchine et, en bas, les cours de la police. En haut c'était la glorieuse histoire des rois de Bohême, en bas l'histoire de prisonniers illustres. Ils sont tous passés par là, Ka-

landra et Horakova, Slansky et Clementis, et mes amis Hübl et Sabata.

Le jeune homme (tout indiquait que c'était le fiancé de R.) regardait autour de lui avec la plus grande circonspection. Il pensait visiblement que la police surveillait mon appartement avec des micros cachés. Nous nous sommes fait un signe de tête en silence et nous sommes sortis. Nous avons d'abord marché sans prononcer un seul mot, et c'est seulement quand nous avons débouché dans le vacarme de la Narodni Trida qu'il m'a dit que R. voulait me voir et qu'un ami à lui, que je ne connaissais pas, nous prêtait un appartement en banlieue pour ce rendez-vous clandestin.

Le lendemain, j'ai donc fait un long trajet en tram jusqu'à la périphérie de Prague, on était en décembre, j'avais les mains gelées et les cités étaient complètement vides à cette heure de la matinée. J'ai trouvé la maison grâce à la description qu'on m'en avait faite, j'ai pris l'ascenseur jusqu'au troisième, j'ai regardé les cartes de visite sur les portes et j'ai sonné. L'appartement était silencieux. J'ai sonné encore une fois, mais personne n'ouvrait. Je suis retourné dans la rue. Je me suis promené une demi-heure dans le froid glacial, pensant que R. était en retard et que j'allais la croiser quand elle remonterait le trottoir désert depuis l'arrêt du tram. Mais il ne venait personne. J'ai repris l'ascenseur jusqu'au troisième. J'ai de nouveau sonné. Au bout de quelques secondes, j'ai entendu le bruit de la chasse d'eau à l'intérieur de l'appartement. A ce moment, il m'a semblé qu'on déposait en moi le cube de glace de l'angoisse. Je ressentais au-dedans de mon propre corps la peur de la jeune femme qui ne pouvait pas m'ouvrir la porte parce que son anxiété lui retournait les entrailles.

Elle a ouvert, elle était pâle, mais elle souriait et s'efforçait d'être aimable comme toujours. Elle a fait quelques plaisanteries maladroitement en disant que nous allions être enfin seuls ensemble dans un appartement vide. Nous nous sommes assis et elle m'a raconté qu'elle avait été récemment convoquée à la police. Ils l'avaient interrogée pendant toute une journée. Les deux premières heures, ils lui avaient demandé des tas de choses insignifiantes, elle se sentait déjà maîtresse

de la situation, elle plaisantait avec eux, et elle leur avait demandé avec insolence s'ils se figuraient qu'elle allait se passer de déjeuner pour des sottises pareilles : c'était à ce moment-là qu'ils lui avaient demandé : chère Mademoiselle R., qui donc vous écrit des articles d'astrologie pour votre journal ? Elle avait rougi et avait tenté de parler d'un physicien célèbre dont elle ne pouvait révéler le nom. Ils lui avaient demandé : vous connaissez Monsieur Kundera ? Elle avait dit qu'elle me connaissait. Y avait-il du mal à ça ? Ils lui avaient répondu : il n'y a rien de mal à ça, mais est-ce que vous savez que Monsieur Kundera s'intéresse à l'astrologie ? C'est une chose que j'ignore, avait-elle dit. C'est une chose que vous ignorez ? Et cette fois, ils devenaient ironiques. Tout Prague en parle et c'est une chose que vous ignorez ? Elle avait encore parlé pendant quelques instants du spécialiste de l'atome, et l'un des flics s'était mis à lui crier après : qu'elle ne nie pas, surtout !

Elle leur avait dit la vérité. La rédaction du journal voulait avoir une bonne rubrique d'astrologie mais ne savait à qui s'adresser, R. me connaissait et m'avait donc demandé mon concours. Elle était certaine de n'avoir violé aucune loi tchécoslovaque. Ils lui avaient donné raison. Non, elle n'avait violé aucune loi. Elle n'avait enfreint que des règlements de service internes qui interdisent de collaborer avec certaines personnes coupables d'avoir trompé la confiance du parti et de l'Etat. Elle avait fait observer qu'il ne s'était rien produit de si grave. Le nom de Monsieur Kundera était resté caché sous un pseudonyme et n'avait donc pu offenser personne. Quant aux honoraires que Monsieur Kundera avait touchés, ce n'était même pas la peine d'en parler. Ils lui avaient encore donné raison. Il ne s'était rien passé de grave, c'était exact, ils allaient se contenter d'établir un procès-verbal sur ce qui s'était passé, elle allait le signer et elle n'aurait rien à craindre.

Elle avait signé le procès-verbal et deux jours après le rédacteur en chef l'avait convoquée et lui avait annoncé qu'elle était licenciée avec effet immédiat. Elle était allée le jour même à la radio où elle avait des amis qui lui proposaient depuis longtemps du travail. Ils l'avaient accueillie

avec joie mais quand elle était revenue le lendemain pour remplir les papiers, le chef du personnel, qui l'aimait bien, avait l'air désolé.

« Quelle bêtise avez-vous faite, ma petite ! Vous vous êtes gâché la vie. Je ne peux absolument rien pour vous. »

Elle avait d'abord hésité à me parler, parce qu'elle avait dû promettre aux policiers de ne souffler mot à personne de l'interrogatoire. Mais ayant reçu une nouvelle convocation de la police (elle devait y aller le lendemain), elle avait décidé qu'il valait mieux me rencontrer en secret pour s'entendre avec moi et nous éviter de faire des déclarations contradictoires si jamais j'étais aussi convoqué.

Vous comprenez, R. n'était pas peureuse, simplement elle était jeune et elle ignorait tout du monde. Elle venait de recevoir le premier coup, incompréhensible et inattendu, et elle ne l'oublierait jamais. Je comprends que j'avais été choisi pour être le facteur qui distribue aux gens avertissements et châtiments et je commençais à me faire peur à moi-même.

« Pensez-vous, me demandait-elle avec la gorge serrée, qu'ils soient au courant des mille couronnes que vous avez touchées pour l'horoscope ?

— Soyez sans crainte. Un type qui a étudié le marxisme-léninisme à Moscou pendant trois ans n'osera jamais avouer qu'il se fait faire des horoscopes. »

Elle a ri et ce rire, bien qu'il ait duré une demi-seconde à peine, tintait à mon oreille comme une timide promesse de salut. Car c'est bien ce rire-là que je désirais entendre quand j'écrivais ces stupides petits articles sur les Poissons, la Vierge et le Bélier, c'était bien ce rire-là que j'imaginai pour récompense, mais il ne me parvenait de nulle part parce qu'entre-temps les anges, partout au monde, avaient occupé toutes les positions décisives, tous les états-majors, ils avaient conquis la gauche et la droite, les Arabes et les Juifs, les généraux russes et les dissidents russes. Ils nous regardaient de toutes parts de leur oeil glacial et ce regard nous arrachait notre sympathique costume de joyeux mystificateurs et nous changeait en imposteurs qui travaillaient pour le magazine de la jeunesse socialiste sans croire à la jeunesse ni au socia-

lisme, faisaient son horoscope au rédacteur en chef tout en se foutant du rédacteur en chef et des horoscopes, s'occupaient de choses dérisoires quand tout le monde autour de nous (la droite et la gauche, les Arabes et les Juifs, les généraux et les dissidents) combattait pour l'avenir du genre humain. Nous sentions sur nous le poids de leur regard qui nous changeait en insectes bons à écraser sous la semelle.

J'ai maîtrisé mon angoisse et j'ai essayé d'inventer pour R. le plan le plus raisonnable qu'elle pourrait confesser à la police le lendemain. Pendant la conversation, elle s'est levée plusieurs fois pour aller aux waters. Ses retours étaient accompagnés du bruit de la chasse d'eau et d'expressions de gêne panique. Cette fille courageuse avait honte de sa peur. Cette femme de goût avait honte de ses entrailles qui faisaient des caprices sous les yeux d'un étranger.

8.

Une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles de diverses nationalités sont assis à leurs pupitres et regardent distraitement Michèle et Gabrielle qui sont debout, l'air nerveux, devant la chaire où est assise Madame Raphaël. Elles tiennent à la main plusieurs feuilles de papier où est écrit le texte de leur exposé et, en plus, elles portent un curieux objet en carton muni d'un élastique.

« Nous allons parler de la pièce d'Ionesco, le Rhinocéros », dit Michèle, et elle penche la tête en arrière pour se planter sur le nez un cornet en carton où sont collés des bouts de papier multicolores, puis elle s'attache ce cornet derrière la tête avec l'élastique. Gabrielle en fait autant. Ensuite elles se regardent et elles émettent dans l'aigu des sons brefs et saccadés.

La classe a compris, en somme assez facilement, que les deux jeunes filles veulent montrer, primo, que le rhinocéros a une corne à la place du nez et, secondo, que la pièce de Ionesco est comique. Elles ont décidé d'exprimer ces deux idées, certes avec des mots, mais surtout par l'action de leur propre corps.

Les longs cornets se balancent à l'extrémité de leur visage et la classe tombe dans une sorte de compassion embarrassée, comme si on était venu présenter devant les pupitres un bras amputé.

Seule Madame Raphaël s'émerveille de la trouvaille de ses jeunes favorites et elle répond à leurs sons aigus et saccadés par un semblable gloussement.

Les jeunes filles secouent leurs longs nez d'un air satisfait et Michèle commence à lire sa partie de l'exposé.

Il y a parmi les élèves une jeune fille juive du nom de Sarah. Elle a demandé aux deux Américaines, il y a quelques jours, de la laisser jeter un coup d'oeil sur leurs notes (chacun sait qu'elles ne laissent pas échapper la moindre parole de Madame Raphaël), mais elles ont refusé : Tu n'as qu'à pas manquer les cours pour aller à la plage. Depuis ce jour-là, Sarah les déteste cordialement, et maintenant elle se réjouit du spectacle de leur bêtise.

Michèle et Gabrielle lisent tour à tour leur analyse du Rhinocéros et les longs cornets en papier sortent de leur visage comme une vaine prière. Sarah a compris qu'il serait dommage de ne pas saisir l'occasion qu'on lui offre. Comme Michèle marque une pause dans son intervention et se tourne vers Gabrielle pour lui indiquer que c'est à elle maintenant, elle se lève de son banc et se dirige vers les deux jeunes filles. Gabrielle, au lieu de prendre la parole, fixe sur sa camarade qui s'approche l'orifice de son faux nez surpris, et reste bouche bée. Arrivée à la hauteur des deux étudiantes, Sarah les évite (comme si le nez rajouté était trop lourd pour leur tête, les Américaines ne peuvent la tourner pour regarder ce qui se passe derrière elles), prend son élan, donne à Michèle un coup de pied au derrière, reprend son élan et botte à nouveau, cette fois-ci dans le derrière de Gabrielle. Ayant fait, elle regagne son banc avec calme, et même avec dignité.

Sur le moment, il y a un silence absolu.

Puis les larmes commencent à couler des yeux de Michèle et, immédiatement après, des yeux de Gabrielle.

Puis toute la classe éclate d'un rire énorme.

Puis Sarah se rassied à son banc.

Puis Madame Raphaël, d'abord prise au dépourvu et choquée, comprend que l'intervention de Sarah est un épisode concerté d'une farce d'étudiants soigneusement préparée, qui n'a d'autre but que d'éclairer le sujet de leur analyse (l'interprétation de l'oeuvre d'art ne peut se limiter à l'approche théorique traditionnelle ; il faut une approche moderne, une lecture par la praxis, l'action, le happening), et comme elle ne voit pas les larmes de ses favorites (elles font face à la classe et lui tournent par conséquent le dos), elle incline la tête et acquiesce d'un éclat de rire.

Michèle et Gabrielle, en entendant derrière elles le rire de leur professeur bien-aimé, se sentent trahies. Maintenant, les larmes coulent de leurs yeux comme d'un robinet. L'humiliation leur fait si mal qu'elles se tordent comme si elles avaient des crampes d'estomac.

Madame Raphaël s'imagine que les convulsions de ses élèves favorites sont un mouvement de danse, et à ce moment, une force plus puissante que sa gravité professorale la jette hors de sa chaire. Elle rit aux larmes, elle écarte les bras et son corps se trémousse tant et si bien que sa tête est projetée d'avant en arrière par son cou, comme une clochette que le sacristain tient renversée dans la paume de sa main et dont il sonne à toute volée. Elle s'approche des jeunes filles qui se tordent convulsivement, et elle prend Michèle par la main. Les voici toutes trois devant les pupitres, elles se tordent convulsivement toutes trois et elles sont toutes trois en larmes. Madame Raphaël fait deux pas sur place, lève la jambe gauche d'un côté, puis la jambe droite de l'autre, et les deux jeunes filles en pleurs commencent timidement à l'imiter. Les larmes coulent le long de leur nez en papier et elles se tordent convulsivement et elles sautillent sur place. Puis Madame le professeur saisit Gabrielle par la main, elles forment maintenant un cercle devant les pupitres, elles se tiennent toutes trois par la main, elles font des pas sur place et de côté et tournent en rond sur le plancher de la salle de classe. Elles lancent la jambe en avant, tantôt la droite, tantôt la gauche, et sur le visage de Gabrielle et

de Michèle les grimaces des sanglots deviennent imperceptiblement la grimace du rire.

Les trois femmes dansent et rient, et la classe se tait et regarde dans une muette épouvante. Mais déjà les trois femmes ne remarquent plus les autres, elles sont tout entières concentrées sur elles-mêmes et sur leur jouissance. Soudain, Madame Raphaël tape plus fort du pied, elle s'élève de quelques centimètres au-dessus du plancher et, au pas suivant, elle ne touche déjà plus terre. Elle entraîne derrière elle ses deux compagnes, encore un instant et elles tournent toutes trois au-dessus du plancher, elles montent en spirale, lentement. Déjà leurs cheveux atteignent le plafond qui commence à s'ouvrir peu à peu. Par cette ouverture, elles montent de plus en plus haut, leurs nez en papier ne sont déjà plus visibles, il n'y a plus que trois paires de chaussures qui dépassent du trou béant, et elles finissent par disparaître à leur tour, tandis que d'en haut parvient à l'oreille des élèves médusés le rire qui s'éloigne, le rire resplendissant des trois archanges.

9.

Mon rendez-vous avec R. dans l'appartement prêté a été décisif pour moi. A ce moment-là, j'ai compris définitivement que j'étais devenu le messager du malheur, que je ne pouvais continuer à vivre parmi des gens que j'aimais si je ne voulais pas leur faire du mal et qu'il ne me restait plus qu'à partir de mon pays.

Mais j'ai encore une autre raison d'évoquer cette dernière rencontre avec R. J'avais toujours beaucoup aimé cette jeune femme, de la manière la plus innocente, la moins sexuelle qui fût. Comme si son corps était toujours parfaitement caché derrière son intelligence radieuse, et aussi derrière la modestie de sa conduite et le bon ton de sa toilette. Elle ne m'offrait pas le moindre interstice par où j'aurais pu deviner l'éclat de sa nudité. Et soudain la peur l'éventrait comme un couteau de boucher. J'avais l'impression de la voir ouverte devant moi, comme la carcasse tranchée d'une génisse suspendue au crochet d'une boutique. Nous étions

assis l'un à côté de l'autre sur le divan dans cet appartement prêté, des toilettes nous parvenait le chuintement de l'eau qui coulait dans le réservoir, et j'éprouvais soudain une envie frénétique de lui faire l'amour. Plus exactement : une envie frénétique de la violer. De me jeter sur elle et de la saisir dans une seule étreinte avec toutes ses intolérablement bouleversantes contradictions, avec ses vêtements parfaits et ses intestins en révolte, avec sa raison et sa peur, avec sa fierté et sa honte. Et il me semblait que dans ses contradictions se cachait sa substance, ce trésor, cette pépite d'or, ce diamant dissimulé dans ses profondeurs. Je voulais bondir sur elle et le lui arracher. Je voulais la contenir tout entière avec sa merde et son âme ineffable.

Mais je voyais deux yeux angoissés fixés sur moi (des yeux angoissés dans un visage intelligent) et plus ces yeux étaient angoissés, plus grand était mon désir de la violer, et d'autant plus absurde, imbécile, scandaleux, incompréhensible et irréalisable.

Quand je suis sorti ce jour-là de l'appartement prêté et que je me suis retrouvé dans la rue déserte de cette cité de la banlieue pragoise (elle était restée encore un peu dans l'appartement, elle avait peur de sortir en même temps que moi et qu'on nous vît ensemble), j'ai été longtemps sans pouvoir penser à autre chose qu'à cet immense désir que j'avais éprouvé de violer ma sympathique amie. Ce désir est resté en moi, prisonnier comme un oiseau dans un sac, un oiseau qui s'éveille de temps à autre et bat des ailes.

Il se peut que ce désir insensé de violer R. n'ait été qu'un effort désespéré pour me raccrocher à quelque chose au milieu de la chute. Parce que, depuis qu'ils m'ont exclu de la ronde, je n'en finis pas de tomber, encore maintenant je tombe, et à présent, ils n'ont fait que me pousser encore une fois pour que je tombe encore plus loin, encore plus profond, de plus en plus loin de mon pays dans l'espace désert du monde où retentit le rire effrayant des anges qui couvre de son carillon toutes mes paroles.

Je sais, il y a quelque part Sarah, la jeune fille juive Sarah, ma soeur Sarah, mais où la trouverai-je ?